

**Zeitschrift:** Wissen und Leben  
**Herausgeber:** Neue Helvetische Gesellschaft  
**Band:** 10 (1912)

**Buchbesprechung:** Un nouveau roman de M. Jean-Pierre Porret  
**Autor:** Rigassi, Georges

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 02.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

eine Ausnahmestellung erworben; ich glaubte es hervorheben zu müssen, da Bovet es in seinem Aufsatz unterlassen hatte. Im Übrigen liebe ich die Bergbahnen als solche so wenig wie den ganzen — Fremdenbetrieb!

*Das ist die Wurzel des Übels aller Bergbahnen und Hotels: die zunehmende Überflutung unseres Landes durch die Fremden. Nicht nur, dass so und so viele auf einem hohen Berge stehen wollen, sondern ihr ganzes lautes, anmaßendes, kurz unschweizerisches Gebaren bringt manchen von uns in Wut; diese Stimmungen sind auch mir nicht fremd. O dass wir einmal diese Fremden gründlich sieben könnten, und nicht nur die durchreisenden! Vieles würde besser bei uns. Aber dass dieser Wunsch auf ewig ein frommer bleibe, dafür haben wir selbst gesorgt. Wir sind trotz unserer alljährlich wiederkehrenden Bundesfeier ein Volk von Gastwirten geworden und haben uns wirtschaftlich in jeder Beziehung so tief in die Hörigkeit des Auslandes begeben, dass das Scharfmachen gegen die Bergbahnen nur ein Anzeichen des Übels, nicht das Übel selbst bekämpft . . .*

Ernest Bovet beginnt seine Fußnote mit der Voraussetzung, ich werde sie ihm nicht übelnehmen. Wie sollte ich auch? Gab sie mir doch Gelegenheit, die Vorzüge von „Wissen und Leben“ als einer freien Rednertribüne aufs neue dankbar schätzen zu lernen.

ZÜRICH

KONRAD FALKE

NB. Der Zufall will, dass mich der Leser an anderer Stelle dieser Nummer auf Seiten eines Heimatschutzes findet, der noch nicht so viele Mitglieder zählt wie der, von dem in diesen Zeilen die Rede war — des geistigen.

\*

Die lange Entgegnung, die meine Fußnote hervorgerufen hat, soll hier nicht durch einen Nachsatz abgeschwächt werden. Unsere Leser werden wohl in der Mehrzahl die Logik etwas anders verstehen als Konrad Falke; und zu einer Diskussion über die besonderen Rechte und ethischen Werte der Jungfraubahn ist die Zeit noch nicht gekommen. Keine Provokation kann mich dazu verleiten, diese Frage *jetzt* zu besprechen. — Da aber die Wettbesteigung des Stanserhorns herangezogen wurde, frage ich einfach: *wer* hat diesen brutalen Unsinn erfunden? welchen Zwecken soll er dienen? Er gehört zu derselben Kategorie von Reklame wie die Inschrift von 800 Meter Länge und 60 Meter Höhe.

BOVET

□ □ □

## UN NOUVEAU ROMAN DE M. JEAN - PIERRE PORRET<sup>1)</sup>

M. J.-P. Porret occupe une place à part dans la vie littéraire de la Suisse française. Sans jamais faire de concession au goût du jour ni rechercher la faveur du public, il trace patiemment son sillon, n'élevant la

---

<sup>1)</sup> J.-P. Porret, *Mini Lalouet*, Payot, Lausanne.

voix, dans sa studieuse retraite de Neuchâtel, que lorsqu'il croit avoir quelque chose de personnel à dire et ne se croyant pas tenu de pondre un livre par an. Cette haute conception qu'il a de son art et cette aversion pour l'œuvre „bâclée“ font que le bagage littéraire de M. Porret n'est pas très lourd. Un très remarquable roman satirique, *l'Echelle*, sans conteste le meilleur roman de mœurs politiques qui ait paru chez nous, un roman de mœurs neuchâteloises, *Sous le Masque*, œuvre inégale et quelque peu déconcertante, où des qualités de psychologie très sûre et d'observation aigüe ne suffisent pas à racheter certaines erreurs manifestes, voilà, avec une ou deux nouvelles publiées dans des périodiques, tout ce que je connais de M. Porret. Sa dernière œuvre, *Mini Lalouet*, nous révèle un talent plus mûri, plus complet, et place d'emblée son auteur au tout premier rang des écrivains de la Suisse française, réalisant ainsi les promesses contenues dans *l'Echelle* et dans *Sous le Masque*. Voilà enfin un roman mûrement conçu et solidement charpenté, avec un enchaînement logique et passionnant d'épisodes habilement traités et avec toute une série de caractères d'une profonde vérité humaine. Il faut saluer avec joie l'apparition de cette œuvre, où s'épanouit le talent d'un romancier parvenu à la maîtrise de son art.

L'héroïne principale, cette Mini Lalouet qui a donné son nom au livre, la fille d'un jardinier ivrogne et paresseux de Lausanne, est une créature admirablement belle, qui semble façonnée pour l'amour et le bonheur. Insouciante et riieuse, débordante de jeunesse et d'exubérance, elle s'élançe à la conquête de la vie. Un incident lui donne l'occasion de „vivre sa vie“ et de mettre en œuvre ses dons naturels. Elle fait la connaissance d'un couple de riches Français, les Fontange, qui la prennent en amitié et l'em-mènent chez eux, à Lyon. Voilà donc la petite ouvrière lausannoise transplantée subitement dans un milieu d'opulence et de luxe. Dès le début, son instinct surprenant de comédienne née la sert admirablement et elle se meut avec aisance dans ce cadre tout nouveau pour elle. Mais l'existence dorée qui est devenue la sienne, lui paraît bientôt singulièrement vide. Elle a hâte d'éprouver sur quelqu'un l'irrésistible attrait que sa radieuse beauté exerce sur tous les hommes. Elle tente d'abord de se faire épouser par le capitaine Malombré, un cousin des Fontange. Mais, finalement, ce qui devait arriver se produit. M. Fontange lui-même, subjugué par le charme puissant qui émane de Mini, désœuvré et du reste lassé d'une femme toujours confite en dévotion, se prend pour sa belle pensionnaire d'une de ces inexorables passions de quadragénaire amoureux pour la première fois. Il l'enlève et part avec elle.

Après quelques mois de voyage en Grèce et en Italie, Mini décide son amant à s'installer à Lausanne. Elle revient alors en femme riche et adulée dans la ville où elle avait été petite couturière. Pendant quelque temps, elle éblouit sa famille et ses amies de son luxe et de son élégance. C'est l'époque la plus heureuse de sa vie. Elle aime, ou du moins, croit aimer son pseudo-mari, et la naissance d'un fils vient mettre le comble à sa félicité. La ruine est proche cependant, et le fragile édifice de son bonheur va s'effondrer lamentablement.

Mini a une sœur, Fanny, à laquelle elle a inspiré jadis une haine féroce et dont elle va devenir la victime. Fanny était le Cendrillon de la

famille Lalouet. Après une enfance et une jeunesse ingrates et laborieuses, elle a été courtisée par un vendeur de grand magasin, Beauchard, auquel elle a fait le don complet de son cœur. Cet amour fut le premier rayon de soleil dans sa sombre existence. Or, par pure espièglerie, „histoire de rire“, Mini a autrefois tourné la tête à Beauchard, qui, médusé par sa beauté, n'a pas tardé à délaisser Fanny. Jamais cette dernière ne pardonnera à sa sœur de lui avoir volé ce cœur. Par dépit et pour conquérir son indépendance, elle épouse le gendarme Vaudijon, un colosse bête. Mais jamais elle n'oubliera la cruelle déception que lui a causée la trahison du commis bellâtre, et, désormais, elle ne vivra plus que pour sa vengeance. Grâce aux économies réalisées aux dépens de son père et de Fontange, elle reprend un hôtel qu'elle dirige en femme de tête et qui prospère. Mais, sous les dehors de cette hôtelière respectable, personne ne devine les démons intérieurs qui la bouleversent. Créature ardente et concentrée, Fanny n'a jamais aimé que deux êtres au monde, sa mère et Beauchard. Sa puissance d'amour, restant sans emploi, se convertit toute en haine. Il faut lire dans le roman avec quelle puissance de conception et avec quelle astuce elle ourdit contre son insouciant sœur une insidieuse embûche, avec quelle lucidité elle combine sa ruine, comment elle la dépouille de ses biens, comment elle „vend“ son fils à Mme Fontange et avec quelle joie féroce elle la bafoue et l'humilie. A voir la pénétration avec laquelle l'auteur nous dévoile les replis les plus secrets de cette âme ténébreuse, un nom vient involontairement aux lèvres: celui de Balzac. Ce n'est pas le moindre éloge que l'on puisse faire de M. Porret . . .

C'est dans la peinture de ces deux caractères de femmes que réside surtout l'intérêt du roman. Fanny, cette grande fille maigre et revêche sans être vraiment laide, ménagère parfaite, femme d'ordre et de tête, retorse comme un homme de loi, absorbée tout entière par sa soif de vengeance et sa haine implacable, à la fois passionnée et froidement calculatrice, est une de ces figures étranges et terribles dont le souvenir vous poursuit longtemps. Ce qui toutefois en fait une créature humaine et ce qui la sauve de la monstruosité totale, c'est son affection, véritablement touchante pour sa mère. C'est là un trait de fine psychologie: la méchanceté absolue est aussi rare que la bonté parfaite.

Moins en relief que celui de Fanny, le caractère de Germaine (Mini) renferme tout autant de vérité humaine. M. Porret l'a analysé avec un sens des nuances, une délicatesse de touche et une plénitude d'exécution qui confèrent à ce personnage la complexité et la diversité de la vie même. Il nous montre, par une succession de traits caractéristiques, comment cette créature impulsive et bornée obéit aux nécessités de sa nature. Germaine n'est pas une méchante femme; elle est plutôt victime de sa beauté et de son ardeur à vivre. Mieux élevée, elle eût donné une femme vertueuse. La meilleure partie du livre est celle où est exposé son douloureux calvaire, lorsque, après avoir perdu les deux êtres qu'elle chérit, elle se trouve seule au monde, sans gîte et sans pain, privée de tout soutien et de toute affection et en proie aux odieuses machinations de sa sœur. Alors, la douleur agrandit son âme, déjà anoblie par la maternité, et cette créature jadis vaniteuse et écervelée n'est plus qu'une femme souffrante, meurtrie et mûrie par la vie. Cette vertu éducatrice de la douleur, cette ascension d'une âme vers quelque chose de plus noble et de plus élevé, tout cela est d'une ob-

servation profondément humaine. Ce qu'il y a d'émouvant dans ce caractère, c'est d'y voir une faible femme en conflit avec les lois universelles et fatales, écrasée par l'appareil formidable de la justice humaine et se débattant en vain contre la haine et le malheur. Par moments même, l'auteur obtient sans effort des effets d'un pathétique intense et purement „intérieur“. Ainsi lorsque Mini cherche à se distraire du chagrin que lui cause la perte de son amant et de son fils, en pensant à la fin ignoble de son père, mort dans une crise de *delirium tremens*.

On le voit, *Mini Lalouet* n'est pas un roman gai. On le trouvera peut-être bien amer et décourageant. On est trop porté chez nous à exiger d'une œuvre d'art des qualités morales, à vouloir qu'un roman „élève l'âme“ et laisse une impression bienfaisante. Il me suffit qu'un roman soit vrai. La vie n'est en soi ni belle ni laide: elle est la vie. Et une œuvre d'art est bonne, si elle est conforme à la réalité de la vie.

A ce point de vue, *Mini Lalouet* est une œuvre remarquable, qui donne à chaque page l'impression de la vérité et de l'exactitude mêmes. La vie, une vie ardente, avec ses multiples contradictions et toute sa magnifique complexité, y circule largement d'un bout à l'autre. A part Fanny, qui est foncièrement et volontairement méchante, tous les personnages sont de pauvres êtres faibles, qui sont ce que les ont fait leur tempérament et les circonstances. M. Porret excelle à les faire vivre à nos yeux, à trouver le mot et le geste significatifs qui révèlent le fond d'une âme, à les dépeindre aussi par le moyen d'un dialogue où ils nous confessent leur être intime. Car cet art très sûr et d'une observation si exacte est plus que de la photographie; il témoigne aussi d'une expérience approfondie de la vie et de ses misères, d'une vision très nette de nos conflits avec nous-mêmes et avec la société: il suggère autant qu'il peint. Il est même permis de regretter parfois que M. Porret n'ait pas écrit pour le théâtre. Ses dons ne sont-ils pas ceux qui, précisément, sont indispensables à un auteur dramatique? Et son intrigue fortement charpentée, son art du dialogue incisif et révélateur ne sont-ils pas les qualités essentielles du dramaturge? En outre, — et cela achève la ressemblance, — il n'intervient jamais dans le récit, et il assume sans effort l'impersonnalité dont toute œuvre dramatique doit être revêtue.

On pourrait naturellement faire quelques réserves. Le style, toujours clair et simple, manque parfois de relief et de précision, et il n'atteint pas toujours à la parfaite propriété des termes. Le livre est peut-être aussi d'un tragique trop continu, et, parmi tant de turpitudes et de misères, on se surprend à soupirer après un peu de fraîcheur et de poésie. On chercherait en vain dans tout le volume une bonne description de paysage. M. Porret n'est pas un peintre de la nature. La réalité purement extérieure ne le retient pas. Par contre, il saisit admirablement le pittoresque des caractères, et parfois une sorte de comique féroce jaillit tout naturellement des situations. Citons notamment la scène où le „Tempérant“ Madamour redevient ivrogne dans l'intimité, l'entrevue de Fontange et de M<sup>me</sup> Lalouet, les adieux de Germaine et de sa famille. En dernière analyse, ce qui distingue M. Porret des autres romanciers romands, c'est sa prédilection pour la peinture des mœurs et des caractères. Il faut le féliciter vivement de s'être résolument limité, en se bornant à étudier l'„homme général“, tel que le concevaient les grands classiques, et de s'être relié à cette grande

école réaliste et de tradition française, qui n'a d'autre but que de peindre l'humanité. Il faut enfin le remercier de nous avoir donné, avec *Mini Lalouet*, une œuvre longuement mûrie et fortement écrite, toute palpitante de vie et toute imprégnée d'expérience.

BALE

GEORGES RIGASSI



## LUKAS LANGKOFLER <sup>1)</sup>

Was soll der junge Autor? Für den zärtlichen Augenaufschlag empfindsamer Leserinnen schreiben, oder den sogenannten literarischen Ruhm „des leider zu wenig Gelesenen“ schlürfen? Oder . . . ? Ein drittes gibt es nicht. Oh doch, man sei ein Talent und jedermann wird die Alternative mit einem Federstrich widerlegen. Ganz einfach (für den Könnenden): Er schreibt, wie Hermann Kesser, für die Ehre des literarischen Schildes die Geschichte des Scholaren Lukas Langkofler. Das ist die geschmackvolle Art, um jene Gemeinde zu werben, für die Boccaccio, H. v. Kleist, C. F. Meyer nicht umsonst gelebt haben. Lächelt sie Treue zu, warum sollte man das größere Lesepublikum, das Guy de Maupassant als Klassiker verehrt, nicht mit „dem Verbrechen der Elise Geitler“ in Athem halten? Warum nicht, wenn die Erzählung sozusagen aus dem morbiden, weichen leicht weltenschmerzlerischen Arthur Schnitzler-Stil in den spröderen und härteren norddeutschen übersetzt wird? Die Akustik der Langkofler-Novelle kann verschieden empfunden werden. Langkofler, der Scholar, der seine Schwingen an der gefährlichen Marie Touchet versengt, im Augenblick, da ihr Buhle, der König naht, sich über eine Balustrade stürzt, in den Schrecken der Bartholomäusnacht als Wahnsinniger kämpft und untergeht: Soll man seiner nicht mit einer Ballade gedenken? Vielleicht auch mit dem Bänkelsang? Je nun, jeder wuchert mit dem Pfund, das ihm gegeben. Hermann Kesser hat es nicht unter einer Stilnovelle tun wollen. Mit einer zärtlichen Schwärmerei profiliert er seinen Scholaren so bedeutsam, als ein Mensch sein kann, den die Raserei einer emporlodernden Leidenschaft unters Rad bringt. Aber sobald die verführerischen Arme der Marie Touchet den Knaben umfassen, seufzt der Leser: Warum hat sie, deren Lebensromane der Autor fast je mit einem feingebosselten Satze erledigt, nicht den Rahmen der Novelle füllen dürfen? Mit ihr rauscht eine Welt von Seide und Brokat auf; wenn sie einem Marschall entgegenzulächeln geruht, öffnen sich die geheimsten Aktenschränke des Königs; wenn sie auf dem gegabelten Damensattel der Königin Katharina sitzt, umgirren sie die Blicke der Höflinge, sie nährt den Klatsch, den die Wände des Louvre ausplaudern; sie bricht, während wohlriechende Kerzen ihre blasse Schönheit und ihre Parfums diesen pagenhaften Langkofler narkotisieren, gleichsam en passant diese Blüte germanischer Jugend. Zu einer Nebenrolle berufen, spielt sie in der Novelle diese so meisterhaft, dass sie bei währendem Spiel die Rollen tauscht.

Die Kunstform dieser historischen Novelle hat ihren heimlichen Ehrgeiz wohl in der delikaten Tönung der Ereignisse. Während die meisten

<sup>1)</sup> Erzählungen von Hermann Kesser, Verlag Rütten & Loening, Frankfurt 1912.